

Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger
Band: 1 (1868)
Artikel: Histoire de la critique [suite]
Autor: Cocorda, Oscar / Mazzarella, B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379066>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HISTOIRE DE LA CRITIQUE

PAR

B. MAZZARELLA.

(Suite.)

X.

Dans la seconde moitié du seizième siècle, la Critique, quoique toujours gâtée par l'érudition, devient plus large et plus rationnelle. Elle semble chercher sa méthode. La Critique et le génie critique se mêlent ici intimement et celui-ci se montre dans la formation de celle-là.

Joseph Scaliger distingue nettement la Critique de la grammaire. *Henri Etienne* fait la distinction plus importante entre le *κριτής* (juge) et le *κριτικός* (critique). *Isaac Casaubon* va plus loin encore et distingue entre la critique littéraire et la critique historique. Enfin, *Juste Lipse* discerne entre la critique légitime et la critique arbitraire. Il se vante d'avoir le premier transformé la philologie en philosophie (*Ego e philologia philosophiam feci*), et appelle les vrais critiques « le soleil et le sel de la littérature » (*Legitimi critici sol et sal sunt litterarum*). Si *Vossius*, plus modeste pour la Critique, ne veut pas qu'on en fasse « la reine des sciences, » et la réduit à n'être que la fille de la philosophie et la sœur de la logique, *Budé*, en revanche, la confond avec la philologie qu'il appelle *Callilogie* (l'*Esthétique* de nos jours), la considère comme une espèce d'Encyclopédie, et veut qu'on lui donne « non la seconde ni la première place, mais l'empire universel » (*Non primum aut secundum locum... sed summum, imum et medium subsellium*), « afin que cette méthode universelle (*orbicularis doctrina*), qui embrasse toutes les disciplines de l'esprit et sonde les éléments et les raisons de toutes les sciences, puisse aller du centre à la circonférence et

retourner de la circonférence au centre du monde scientifique. » Il y a dans tout cela un pressentiment juste de la vraie Critique. Ainsi, tandis que la Critique ancienne ne cherchait qu'à conserver le passé, la Critique du seizième siècle, tout en se rattachant à l'antiquité, regardait à l'avenir, devenait productive et ouvrait la voie au progrès.

XI.

Le dix-septième siècle, l'âge de la grande littérature, fut aussi le berceau de la grande Critique, que nous nommons la Critique moderne. Ce résultat est dû en grande partie aux travaux du siècle précédent. Les matériaux avaient été préparés; il ne restait qu'à les coordonner. Toutefois l'œuvre varie suivant les pays. En France, la Critique dut ses progrès à l'influence de la philosophie sceptique de Montaigne, unie à un certain spiritualisme qui l'a toujours contre-balancée. De cette alliance naquit le Cartésianisme qui a grandement influé sur la Critique. Le cartésien *Arnauld* la débarrassa de l'érudition antique. Malheureusement, on ne sut pas s'affranchir du joug de l'autorité dans ce qu'on appelait *la bonne Critique*. Les principaux auteurs de la *bonne Critique* sont *Fénelon* et *Boileau*. Ce dernier surtout réduit toute la critique littéraire au culte de l'antiquité, à la comparaison, au bon sens. Il représente le passage de la critique érudite à la critique d'imitation.

Cependant, la faculté critique commençait à s'éveiller, puisque l'évêque *Huët* d'un côté, et de l'autre l'abbé *Ruthilier*, se déchaînèrent contre la Critique, le premier pour conseiller le scepticisme, le second pour conclure à l'autorité. *Mabillon* répondit victorieusement à ces attaques en distinguant entre la Critique inepte et déréglée, et la Critique intelligente et légitime, « qui n'est autre chose que l'usage du jugement droit et de l'intelligence. » *Mabillon* s'appuyait sur ce passage de l'Écriture: « Éprouvez toutes choses, choisissez ce qui est bon. » On voit par là que si la Critique doit beaucoup aux laïques, elle doit aussi quelque chose au clergé.

Mais le vrai critique du dix-septième siècle fut *Pierre Bayle*. Esprit subtil et d'une curiosité avide, il se donna pour but dans ses vastes lectures non de se les approprier, ni de créer quelque chose de nouveau, mais de tout passer au crible d'une critique souvent superficielle, quelquefois audacieuse, toujours pleine de sagacité. Les luttes de sa jeunesse et la lecture de Montaigne l'avaient rendu calme en présence de toutes les opinions. Ce calme philosophique, qui repose sur le scepticisme, constitua peu à peu la méthode de la

Critique, en sorte que Bayle doit être appelé le *Père de la Critique moderne*.

« La pénétration de l'esprit, la haine de la pédanterie, l'habileté à découvrir le côté faible des adversaires, la modestie et le doute présentés comme de subtils arguments, l'absence du ton doctoral, l'habitude de faire semblant de céder pour se moquer de la partie adverse et de rire de tout ce qui ne s'appuie que sur l'autorité, tels sont les traits caractéristiques du génie de Bayle. » — L'application du jugement critique aux événements contemporains, la guerre aux préjugés et aux superstitions, la publication du *Dictionnaire critique* et des « *Nouvelles de la République des lettres* » qui popularisèrent le scepticisme, l'abandon de la langue latine, l'introduction du style familier, populaire, dans les matières de science, le passage de la critique érudite « qui fait la chasse aux mots et aux phrases, » à la critique philosophique « qui fait la guerre aux raisonnements, » l'invention de la méthode sceptique basée sur la maxime « que le vrai et le faux coexistent, » dont Bayle se sert pour combattre toute idée de système absolu, enfin l'appel continu au bon sens, à la modération, à la tolérance, tels sont les points saillants de son œuvre. Tout cela montre que le dix-huitième siècle était déjà tout entier en principe dans Bayle, et assigne à cet écrivain une place éminente dans l'histoire générale de la Critique.

Par réaction contre Bayle, l'abbé *de Saint-Réal* limite la Critique à la censure des hérésies et des théories dangereuses, et la met au service du clergé et de la police. Un jésuite, *Laubrussel*, écrit contre « *les abus de la Critique*, » et un protestant, *Jean Leclerc*, demande qu'elle soit ramenée et renfermée dans le domaine de la seule érudition. Mais un carmélite, *F. Honoré de Sainte-Marie*, rappelle aux uns et aux autres « que la Critique est un instrument général, la clef, le progrès, le complément des sciences humaines ; qu'elle ne prononce pas seulement sur les monuments de l'antiquité, mais aussi sur les productions contemporaines ; non-seulement sur les livres, mais aussi sur les faits ; et que le génie critique est le génie de tous les siècles et de tous les peuples. » Tant il est vrai que, malgré toutes les oppositions, les idées font leur chemin.

XII.

Le progrès de l'esprit critique n'est pas moins remarquable en Angleterre. *Bacon de Vérulam* l'allie à la philosophie, sans la séparer complètement de l'érudition. L'influence de Bacon sur la

critique littéraire fut grande. En même temps que lui vivaient Shakespeare et Ben Johnson, celui-ci ami de l'antiquité, celui-là créateur de la littérature de l'avenir. « Entre ces deux hommes il y a la lutte critique de deux civilisations, lutte féconde, car si Shakespeare, en agrandissant le domaine du beau, a préparé une révolution dans la Critique, Johnson, à l'exemple de Bacon, fait avancer la Critique en basant le jugement sur l'observation. »

Bacon eut de nombreux disciples, soit à la fin du dix-septième siècle, soit au commencement du dix-huitième. *Alexandre Pope*, dans son « *Essay on Criticism*, » ne dépasse guère les limites du bon sens. Il élève pourtant la Critique en la rattachant à la connaissance de soi-même et des hommes, ainsi qu'à la vertu morale. *Joseph Addison*, dans le « *Spectator*, » fait surtout consister la Critique dans l'art d'éviter les défauts des anciens. Il pense du reste, comme Boileau, qu'il faut renoncer à créer du nouveau, et se borner à imiter l'antique. Il réclame, comme Pope, le respect de la moralité. A la même école appartiennent l'ingénieux *Richard Bentley* et le judicieux *Samuel Johnson*. Observons que le bon sens et la vertu, les traits distinctifs des chefs de l'école anglaise, ont une importance critique bien plus grande dans les pays libres que chez les peuples esclaves, et que chez les critiques anglais, mieux qu'ailleurs, la Critique et la vie se confondent, se soutiennent mutuellement et influent l'une sur l'autre. La Critique n'est pas, en effet, pour eux un acte purement intellectuel, elle est aussi une fonction morale.

XIII.

En Italie, le dix-septième siècle fut une époque de nullité critique : juste punition de l'indifférence dont l'Italie fit preuve à l'égard des grands faits politiques et religieux qui s'étaient accomplis ailleurs. Lorsqu'une nation s'isole, elle tombe dans la stérilité. Aussi, à part les disputes souvent grossières des lettrés et sauf quelques rares pensées de Léonard de Vinci, il n'y a pas de Critique en Italie. Ce ne fut que vers la fin du siècle que l'on commença à être fatigué de la pédanterie de l'école dont Marini avait été le chef. Ce changement se manifesta surtout dans la formation de l'*Arcadie*, qui fut en même temps une protestation contre le mal et une déclaration d'impuissance. Toutefois, on sentait le besoin et l'importance de la Critique. *Gravina* s'élève contre cette étroitesse qui, par un respect exagéré des règles reçues, sépare la Critique de la philosophie et de la science, et coupe les ailes au génie. Esprit généreux et large,

il s'élève d'un trait au-dessus de la mesquine critique grammaticale dont *Salvini* avait été le principal représentant, et de la critique sensée mais étroite dont *Boileau* avait été le défenseur ; et tout en reconnaissant les services rendus par la critique érudite, il veut qu'elle soit prête à « embrasser tout ce que le mouvement continu et varié de l'esprit humain peut produire de nouveau. *Muratori* proposait en remplacement des nombreuses académies italiennes une *République littéraire*, où l'on apprécierait les arts et les sciences au moyen d'une critique illustrée par l'érudition ; où, au moyen d'une discussion libre, on rechercherait le vrai ; où, enfin, par une critique modérée, on ferait ressortir les abus introduits par la scolastique dans la théologie. Le point délicat pour lui était de mettre la Critique d'accord avec la foi, mais il aime la Critique et ne perd aucune occasion d'en exalter les avantages. « D'où viennent tant d'erreurs, de fables, de dogmes insensés, sinon du manque de critique ? D'où viendra le rétablissement du jugement et de la science, sinon du rétablissement de la critique ? » *S. Maffei*, informé du projet de *Muratori*, lui disait : « Le premier instrument de l'œuvre sera la vraie Critique. » Il proposait lui-même que dans les Universités on établît des professeurs de langues, non pour enseigner la grammaire, mais pour inspirer le goût de la Critique. Il demande que la littérature soit délivrée du joug d'Aristote, et qu'elle en revienne à la nature et au bon sens, « car, dit-il, la nature a précédé l'art. »

En résumé, soit en France par le scepticisme cartésien, soit en Angleterre par le bon sens de l'école baconienne, soit en Italie par le besoin d'indépendance de la République Muratorienne, l'idée de la Critique s'élargit, s'éleva et acquit une pleine conscience d'elle-même. On comprit qu'il fallait unir la Critique à la philosophie. Restait à mettre le principe en pratique. C'est ce que fit avec une grande puissance le dix-huitième siècle.

XIV.

En 1712, un Allemand, *Aug. Herrmann*, disait : « La Critique n'est que la philosophie appliquée au langage. Comme un philosophe est un critique réel, ainsi un critique est un philosophe formel. » La Critique est donc pour lui l'union de la philosophie et de la philologie. Cette idée, qui était comme le résumé et le développement de la Critique antérieure, a été saisie et fécondée par *Vico*. La philologie est la fille de la philosophie. Ce principe, qui

est la clef du système de Vico, marque le passage définitif de la critique érudite à la critique philosophique, passage dont Vico avait conscience, puisqu'il appelle cette dernière : « *Nova Critica.* » La *Critica*, pour lui, c'est l'analyse, qu'il oppose à la synthèse ou *Topica*. Celle-ci est la première opération de l'esprit ; elle trouve et amasse les matériaux ; la Critique distingue et choisit. Celle-là crée les esprits ingénieux, celle-ci les esprits exacts. Ce n'est pas que Vico veuille réduire la Critique à la pure analyse. Il méprise au contraire la critique érudite qui divise les idées, et considère la vraie Critique « comme une science architecturale (*Architetta*), qui donne le point de perspective et embrasse à la fois l'ensemble et les détails. » Ailleurs, il appelle la Métaphysique la critique du vrai (*la Critica del Vero*). Enfin, dans son grand ouvrage, *Scienza Nuova*, il s'élève à une très-haute idée de la Critique, en la considérant dans son application à l'histoire. « Cet aspect est une critique philosophique, qui naît de l'histoire des idées antérieures ; l'histoire nous révèle les origines des sciences pratiques et spéculatives, et la Critique cherchera les vraies origines des nations elles-mêmes. » Par là, Vico propose réellement une science nouvelle : la philosophie de l'histoire. Cette science nouvelle avait, il est vrai, été préparée par *Macchiavel*, qui avait exercé la faculté critique comme historien, en cherchant la raison des faits et leur valeur politique. Mais *Macchiavel* n'avait pas conscience de cette faculté, ni de la critique historique qu'il pratiquait spontanément ; en sorte que, quoiqu'il ait frayé la voie à la philosophie de l'histoire, on ne peut pas dire qu'il l'ait connue lui-même.

Vico représente dans l'histoire de la Critique trois idées : 1° Le mépris de la critique purement érudite. 2° L'union de la philologie et de la philosophie. 3° La critique philosophique des idées antérieures, ou la philosophie de l'histoire. C'est surtout sur ce troisième point que Vico est original. Au lieu de s'égarer dans le grand monde comme Platon, ou de s'enfermer dans le petit monde comme Descartes, Vico échappe en même temps à la fatalité et à l'égoïsme philosophiques, en envisageant la pensée comme un fait historique, collectif, humain. L'histoire avait déjà été étudiée sous les divers aspects politique, religieux et littéraire ; Vico étudie la genèse des sociétés et le développement social de l'humanité. « Platon avait fait connaître la vertu de l'idée, Tacite la force du fait, Bacon la puissance de l'observation ; Vico fait la Critique de l'idée, du fait et de l'observation, et conclut que l'idée est une loi, que le fait est gouverné par elle, et que l'observation découvre la loi dans le fait. »

Jusqu'à lui, la philologie et la philosophie, la philosophie et l'histoire, les faits et la science, la science et l'humanité, les lois et les sociétés, avaient été envisagés séparément, et non dans leurs rapports. Vico fait la critique de cette séparation, embrasse le tout d'un seul coup d'œil, et accomplit le rapprochement. En ceci se révèle le génie qui a su créer une science vraiment nouvelle et essentiellement critique, la philosophie de l'histoire.

XV.

Tandis que l'esprit critique fait des progrès dans tel pays, dans tel autre il demeure stationnaire, ailleurs il recule, selon que les esprits en sentent plus vivement ou les avantages, ou les dangers, ou les uns et les autres à la fois. Ainsi, tandis qu'en Italie *Tartarotti* et *Genovesi*, suivant les traces de Mabillon, agrandissent la sphère d'activité de la Critique, en l'appelant « l'art de juger de toutes choses, l'arme la plus puissante pour abattre l'erreur et faire régner la vérité. » Montesquieu et Voltaire, en France, la réduisent à n'être que « la discussion des faits obscurs et l'examen des ouvrages ; » ils oublient que c'était la critique érudite qui avait amené la pédanterie dont eux-mêmes se plaignaient si fort. On pressentait la puissance de la Critique et l'on en avait peur d'avance. Toutefois, le besoin d'appliquer la Critique à toutes les sciences se manifeste partout dans le dix-huitième siècle, et quelques hommes, comme *Brucker* et *Deslandes*, essaient de l'appliquer à l'histoire de la philosophie. Ce n'est pas encore la critique de l'histoire, mais c'est l'histoire critique.

Le fait le plus important du dix-huitième siècle, au point de vue qui nous occupe, est l'*Encyclopédie*, dont l'idée mère, savoir le rassemblement des sciences, est une préparation efficace à la critique rationnelle de chacune d'elles. Dans le siècle précédent, on avait fait bon accueil à l'*Encyclopédie* d'*Alstedius*, parce que l'idée seule de l'*Encyclopédie* manifestait le besoin d'une critique supérieure à l'érudition, et ne pouvait qu'élargir le champ des travaux de la Critique. Les encyclopédies anglaises de *Harris* et de *Chambers*, et surtout l'*Encyclopédie* française y contribuèrent plus encore, moins par leur profondeur scientifique que par la liberté de leurs allures. Le sentiment de l'indépendance est exprimé dans ces paroles : « Une encyclopédie ne s'ordonne point. »

Dans l'article « *La Critique*, » *Marmontel* envisage la Critique sous un double aspect : a) comme une étude des œuvres de la

littérature antique; *b*) comme un jugement exercé sur toutes les productions humaines. L'instrument de la critique scientifique n'est ni la crédulité, ni l'incrédulité, mais le doute méthodique. La critique littéraire doit être libre, ne pas imposer des règles, laisser au génie sa spontanéité. Le meilleur critique est le public. La critique historique doit être morale, c'est-à-dire partir de la connaissance des lois et des mœurs, et procéder d'après les principes de l'équité.

Dans l'article « *Le Critique*, » *Diderot* énumère parmi les qualités d'un bon critique « un jugement solide et profond, une logique sûre, la sagacité, la précision, un esprit facile qui soit comme la fleur du bon sens, une imagination modérément vive, des connaissances variées, une large érudition et l'amour du travail. Voilà, dit-il, les principaux éléments, dont l'heureuse combinaison forme le génie de la Critique. » *Diderot* eut le mérite de créer un nouveau genre de critique, en faisant appel au sentiment. La Critique n'est plus seulement un jugement de l'esprit, mais aussi l'expression du cœur. « Sa principale gloire, dit *M. Sainte-Beuve*, est d'avoir été le créateur de la critique émue, passionnée et éloquente. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir introduit le premier la critique féconde des beautés qu'il substitua à celle des défauts. » Ce sentiment qui se faisait jour en France, comme le prouvent les écrits de *Rousseau*, de *Buffon* et de *Bernardin de S^t-Pierre*, tient une grande place dans la constitution de la Critique moderne.

Dans l'article « *l'Érudition*, » *D'Alembert* considère la critique érudite du point de vue le plus élevé. Pressentant les difficultés et les immenses progrès possibles de cette discipline, il réclame pour elle la plus grande sagacité.

Le dix-huitième siècle, si opposé au dix-septième dans les questions sociales et religieuses, fut son imitateur dans les choses de goût. Il fut timide dans la critique littéraire, précisément parce qu'il visait à une réforme sociale. *La Harpe* ne craignait rien tant que l'indépendance et la nouveauté. Il se fit toutefois quelque peu d'opposition à la routine. *La Motte* appelle absurdes les règles aristotéliennes sur la tragédie. *Beaumarchais* les nomme « cet éternel lieu commun des critiques, cet épouvantail des esprits ordinaires. » C'est lui qui disait : « Le métier d'auteur est celui d'oseur. » Mais le plus hardi des novateurs fut *Mercier*. Il veut comme *Marmontel* qu'on laisse au génie sa liberté. En combattant les préjugés « de la tourbe scolastique qui ne parle que par la bouche des morts, » il veut mettre fin à l'esclavage de l'art. Sa controverse

souvent impétueuse est la critique fidèle de la tradition littéraire en France. Peu compris de ses contemporains, il disait : « La nation entière sera mon juge, mais dans le temps.... » Le temps, en effet, lui a donné raison, et M. Michiels dit de l'ouvrage de Mercier, intitulé *Essai sur l'art dramatique* : « Ni Montesquieu, ni Rousseau, ni Buffon, ni Voltaire, ni La Harpe, ni Marmontel n'avaient assez d'indépendance littéraire pour le mettre au jour. C'est le plus beau travail de critique publié dans le dix-huitième siècle. »

XVI.

La Critique peut avoir une grande influence sur les questions sociales; elle l'eut surtout en France où elle opéra la réforme de la société. Ce grand mouvement avait été préparé dans les époques antérieures, par le scepticisme, par les controverses entre catholiques et protestants, par la lutte entre jésuites et jansénistes et par le déisme anglais. Le scepticisme de Montaigne, « tour à tour profond et frivole, » avait un but, il voulait réformer la société en la dégageant des liens de l'autorité. Le doute n'est pour lui qu'un procédé. Employé avec succès par Bayle, il fait le fond de la critique du dix-huitième siècle. Les controverses religieuses développèrent beaucoup l'esprit critique, en ce qu'elles préparèrent chez les protestants le triomphe de la liberté d'examen, chez les jansénistes la distinction entre la religion et l'ordre civil, chez tous le règne de la tolérance. Le déisme anglais fut employé en France comme une arme, moins pour combattre la religion, que pour réformer la société. On prêchait la religion naturelle par opposition à la religion politique. On en appelait à la raison, à la conscience pour détruire les abus de l'Église. Des deux facteurs de cette Critique, l'affaiblissement de la société ecclésiastique et le renforcement de la société civile, c'est le second qui était le but; le premier n'était qu'un moyen. Aussi ceux qui attribuent l'œuvre de la Critique française et particulièrement celle de la Critique du dix-huitième siècle, dont *Voltaire* est le chef, au seul mobile de l'incrédulité, montrent qu'ils ignorent l'histoire de la Critique. Si cette Critique alla trop loin, comment s'en étonner après un si long esclavage? « Ce n'était pas encore la liberté, dit M. Sainte-Beuve, c'était le règne de l'opinion. » « Chacun sait, dit M. Taine, que l'esprit du dix-huitième siècle eut pour fond la défiance et pour œuvre la critique. Le grand effort était de n'être point dupe. » Or, la peur est toujours mauvaise conseillère, et la peur explique tous

les défauts de la Critique du dix-huitième siècle, de la Critique des *esprits forts*.

Néanmoins, elle fut victorieuse, car elle atteignit le but social qu'elle s'était proposé. En Italie, la Critique française eut un zélé partisan dans *Algarotti*. Son but était d'arracher les Italiens à la pédanterie et de les pousser vers l'avenir. Dans sa ferveur, il sacrifiait trop l'antiquité, ce qui ôta à sa critique l'appui des principes et de la méthode. Mais il a contribué à répandre le sentiment de la liberté et à préparer l'opinion des classes inférieures par sa critique populaire. On trouve même chez lui un peu de cette mélancolie italienne qui précéda le mouvement national vers l'indépendance. C'est de lui qu'est ce mot : « La Critique devient toujours plus critique. »

Cesarotti est encore plus hardi dans la lutte contre le pédantisme. Au nom de la liberté il va quelquefois jusqu'à la licence. Selon lui, la Critique philosophique et esthétique doit commencer par tout renverser. La haine contre l'antiquité respire dans les *Lettres Virgiliennes*, qui maltraitaient aussi le Dante. La belle réponse de *Gozzi* donna le ton à une Critique littéraire plus sensée et plus profonde qui, dès lors, se développa en Italie. *Verrì* et *Baretti* réveillent les Italiens de leur arcadique sommeil en attaquant soit la tyrannie des « Aristotéliciens de la littérature, » soit la servile imitation de Pétrarque. Leur Critique est frivole mais acérée ; elle repose moins sur des principes que sur l'expérience ; elle manque de calme, ce qui la rend un peu fatigante. Toutefois, leur œuvre fut utile en ce qu'elle brisa le joug de l'antiquité et de la littérature étrangère, et fit sentir le besoin d'une critique sérieuse. *Parini* se sert de l'ironie pour censurer les mœurs relâchées de la nation. Comme Boileau, il approuve la bonne Critique appuyée sur la bonne tradition. Aussi ne sort-il pas des limites du bon sens. En général donc la critique littéraire italienne n'a pas conscience d'elle-même, parce qu'elle n'a pas de méthode ; mais elle a une bonne direction, parce qu'elle se détourne du passé pour porter les yeux vers l'avenir.

En Angleterre, la Critique ne dépasse pas les maximes d'Addison et de Johnson, mais elle s'adresse toujours plus au bon sens, à la conscience, et c'est ce qui lui donne son caractère propre, l'efficacité morale. *J. Harris*, grand admirateur d'Aristote, veut que l'on concilie le respect dû aux règles avec la liberté du génie. *Henri Home* considère la Critique comme une science qui réunit les diverses parties de l'éducation, influe sur le cœur et favorise la mo-

ralité. Pour lui, « la vraie source du Criticisme est la nature humaine. » Il se plaint de ce que la Critique n'a pas encore été amenée à l'état de science régulière et désire « que l'on trouve un chimiste critique capable d'analyser les parties constitutives de ce riche minéral. » Mais si l'école anglaise a eu l'intuition du principe, elle n'a pas eu la force de l'appliquer.

L'Allemagne, avant Lessing, n'avait ni littérature ni critique littéraire proprement dites. En plein dix-huitième siècle, Budé disait que « l'office principal de la Critique est de discerner les vrais écrits des faux. » Frédéric le Grand ayant voulu franciser ses Etats et Gottsched s'étant fait le champion de la littérature française, il surgit un débat important pour l'Allemagne en ce qu'il donna à la nation le sentiment de son génie propre. L'opposition commencée par deux Suisses, *Breitinger* et *Bödmer*, rallia à elle les meilleurs esprits : *Haller*, *Wieland*, *Klopstock*, *Lessing*, *Herder* et *Gœthe*. Lessing est à la tête de cette élite. Pour se délivrer de l'imitation française et antique, il proposa l'imitation de Shakespeare, et sur les traces de S. Johnson il fit ressortir que « l'unité du drame consiste dans la peinture d'un caractère unique, » et que « le théâtre de Shakespeare est le miroir de la nature. » Ce dernier principe, appliqué à la littérature entière, forme le fond de l'œuvre de Herder et de Gœthe. Cette lutte, couronnée par une victoire complète, renouvela l'Allemagne en lui révélant la puissance de son génie critique. Elle montra en même temps que la Critique peut puiser dans le sentiment national une bonne partie de ses forces. Elle prouva enfin que dans les temps modernes aucun progrès réel n'est possible sans critique. Ainsi, tandis qu'en France et en Italie depuis Vico et Bayle la Critique prend une direction toujours plus pratique et vise principalement à la liberté sociale, en Allemagne depuis Lessing elle a une tendance plus désintéressée et cherche l'indépendance littéraire et artistique. Mais au fond le but est le même partout, la liberté. C'est toujours revenir à la nature. Aussi le dix-huitième siècle est-il le triomphe du naturalisme, ce qui donne à sa Critique en général le caractère révolutionnaire qu'elle a revêtu partout.

XVII.

Le dix-neuvième siècle a subi les conséquences de ce vaste mouvement. La critique littéraire moderne est née de la lutte entre le classicisme et le romantisme. En Allemagne, le premier avait pour défenseur *Voss*, le second les *Schlegel*. Mais comme Gœthe avait

gardé une position neutre, se rapprochant du classicisme par le principe de *l'imitation de la nature* et du romantisme par la maxime *de l'art pour l'art*, la lutte s'était assoupie dans cette espèce d'éclectisme littéraire. D'ailleurs, les questions sociales ne tardèrent pas à surgir aussi en Allemagne, et donnèrent lieu à une Critique fondée sur le besoin de liberté. *Heine, Börne, Immermann* et *Lenau* en furent les principaux champions. Leur arme favorite est l'ironie. Leur œuvre est la suite de celle de Bayle et de Voltaire. — D'autre part les esprits se tournaient vers la science et particulièrement vers la philosophie illustrée par les successeurs de Kant. Enfin, comme la lutte entre classiques et romantiques se fondait sur la différence qui distingue le paganisme du christianisme, la Critique provoqua la formation de deux sciences nouvelles, la Philologie et la Mythologie comparées. Pour ces raisons, la Critique littéraire, dans l'ancien sens du mot, est assez faible en Allemagne de nos jours.

L'éclectisme littéraire se manifesta aussi en France où même il précéda l'éclectisme philosophique. *Châteaubriand*, après avoir appelé la littérature ancienne « une base sûre » et « un modèle invariable, » avoue que « l'imitation en est dangereuse » et propose de « marier les deux écoles, l'antique et la moderne, pour en faire sortir le génie d'un nouveau siècle. » *Villemain* est tout aussi vacillant. « Le goût critique, dit-il, a pour fondement l'étude des anciens, mais il n'exige pas une foi intolérante et ne prescrit pas tout modèle nouveau. » L'éclectisme jeta la critique française dans l'incertitude ; mais après 1830 naquit et se développa, notamment dans la presse périodique, une critique sûre, directe, pratique, concrète, la critique psychologique, qui étudie l'homme pour connaître l'auteur.

La lutte du classicisme et du romantisme eut aussi un écho en Italie. *Monti* était indigné contre « l'audacieuse école boréale » qui proscrivait toute règle. Le besoin de réforme pour la littérature en général et en particulier pour la Critique était représenté par un journal, le *Conciliatore*, de Milan. Chose étrange ! en Allemagne, le classicisme était pour la liberté, le romantisme pour la réaction. En France, ce fut le rebours. En Italie, le romantisme signifiait plutôt mélancolie et résignation ; mais le gouvernement autrichien s'étant montré favorable à l'école classique, le romantisme s'allia aux tendances libérales, et c'est de cette alliance que naquit le beau mouvement littéraire et critique qui commence avec *Alfieri*.

La Critique italienne trouva sa forme correspondante, grâce à *F.*

Desanctis et *R. Bonghi*. *Desanctis* a décrit ainsi les divers moments de la critique littéraire : 1° Contemplation ingénue et description générale du monde du poète. 2° Intuition des traits caractéristiques du poète, et de la faculté commune sur laquelle reposera sa construction poétique. 3° Étude réfléchie de la valeur de ce monde poétique individuel en rapport avec l'histoire de l'humanité et la critique de l'art pour arriver à connaître l'âme du poète. *Bonghi*, après avoir retracé l'état de la Critique en Italie, demande : 1° Qu'on sente davantage la nécessité de cette discipline qui rapproche et réchauffe les écrivains et les lecteurs. 2° Qu'on la rende populaire en réformant les études littéraires. 3° Qu'on acquière une connaissance plus profonde des littératures étrangères. 4° Qu'on prenne ce qu'il y a de bon dans la Critique étrangère. 5° Qu'on écrive une histoire de la Critique.

En Angleterre, la Critique n'a fait que de se fortifier dans sa préoccupation du côté social et moral de la littérature. Dans ce point de vue, il est difficile de rendre justice à un phénomène comme *Byron* ; mais dans toutes les choses où le bon sens, la méditation sur la vie, sur la famille, sur la nation, suffisent, la Critique anglaise excelle. Qu'on lise les ouvrages de *Whately*, et l'on aura une idée complète de la critique littéraire en Angleterre.

XVIII

De nos jours, quel est l'état de la Critique générale ? A-t-elle trouvé sa méthode ? Est-elle devenue une science ? On ne saurait l'affirmer. Toutefois, sa valeur scientifique a été reconnue ; on sait qu'elle est une science et on en cherche la méthode. Ce fait a suffi pour lui imprimer une direction nouvelle. Voici les principaux caractères de la Critique actuelle :

1° La Critique n'est ni une pensée, ni un art de premier jet ; c'est la pensée qui après avoir créé une œuvre se replie sur elle-même pour l'examiner.

2° On n'étudie plus seulement les ouvrages par le dehors, on veut sonder leurs principes.

3° On cherche surtout à découvrir leur valeur critique, comme le fait si bien *M. Scherer*.

4° La Critique a admis tacitement certains principes généraux qui en ont fait un art conventionnel destiné à populariser les idées.

5° Elle a élargi son horizon et son pouvoir. « Elle est devenue plutôt historique et comme éclectique dans ses jugements. Elle a

beaucoup exposé, elle a tout compris, elle a peu conclu. » (*Sainte Beuve.*)

6° Elle brille par des comparaisons larges et précises. « Ayant à sa disposition les matériaux les plus vastes, ses jugements peuvent être d'autant plus justes que les comparaisons sur lesquelles ils se fondent sont plus nombreuses. » (*J. B. Saint-Hilaire.*)

7° Elle repose sur le doute méthodique, elle a horreur de l'absolu. En proportion même de ce scepticisme, elle est devenue fine et délicate. « Qui sait si la finesse d'esprit ne consiste pas à s'abstenir de conclure ? » (*Renan.*)

8° Elle a élevé très-haut l'idéal, et en conséquence elle a inspiré la modestie, la réserve, le calme, la tolérance. Sur les traces de Diderot, elle est devenue généreuse et noble.

9° Chez plusieurs elle est devenue psychologique et a produit des travaux admirables.

10° Chez d'autres elle a dégénéré en une analyse physiologique qui, donnant trop de place aux circonstances extérieures, réduit à peu de chose la personnalité et la liberté humaines. Ce naturalisme outré est le défaut de MM. *Ste-Beuve* et *H. Taine*.

11° Elle a été puissamment secondée par le journalisme, qui lui a imprimé une allure plus vive et par là plus pratique et plus favorable à la liberté.

12° Elle est devenue universelle et cosmopolite, parce qu'elle est devenue humaine.

XIX

Sans la Critique point de sciences exactes. Le développement des mathématiques au XVII^e siècle est une des formes du génie critique de l'époque. Mais la faculté critique dans ces sciences ne suppose pas nécessairement la lutte. Les sciences mathématiques précédèrent les sciences physiques, dont la puissance est également de nature critique. Quand le génie moderne cessa de rechercher les essences pour observer les phénomènes, il fonda les sciences physiques. L'astronomie détrôna l'astrologie; la chimie fut la critique de l'alchimie. Puis les expériences se perfectionnèrent et opérèrent la critique les unes des autres. Une méthode succédait à l'autre, sous l'impulsion de sa pensée critique. La science moderne n'est pas seulement le jugement du passé, elle est aussi le jugement des phénomènes qu'elle observe; elle est une science critique. Il est à regretter que les rénovateurs des sciences physiques n'aient pas reconnu dans la formation de

celles-ci le rôle obligé du jugement. Cela eût suffi pour les préserver du sensualisme. En étudiant les phénomènes, la science en a trouvé les lois, ce qui l'a conduite à l'idée des *forces*, idée éminemment critique. Les hypothèses auxquelles la science a recours constituent aussi une méthode critique. Le plus grand résultat de la science est d'avoir reconnu que la nature est un tout, un ensemble de lois, de forces et d'organismes. Ce résultat est une affirmation critique. L'histoire des sciences physiques atteste l'exercice de la faculté critique. Cette histoire a trois périodes :

1° La période de *Copernic* et de *Galilée*, qui fit par son idée des lois la critique des essences et des substances des systèmes antérieurs et particulièrement du système de Ptolémée.

2° La période de *Descartes*, qui fit par l'idée du mouvement la critique des vertus occultes, et créa la physique moderne.

3° La période de *Leibnitz*, qui fit par l'idée des forces la critique des éléments antérieurs et particulièrement du mécanisme de Descartes.

M. Morin dit que tout ce progrès est dû à l'idée des forces. Nous l'attribuons à la faculté critique qui a trouvé l'idée des forces, et de plus a su l'appliquer au moyen de la méthode d'expérimentation. Cette méthode contient quatre principes critiques :

1° Que la théorie des essences et des influences est chimérique. Critique de la physique ancienne.

2° Que l'induction est trompeuse; qu'il faut l'expérimentation. Critique de la méthode ancienne.

3° Que la nature est un tout régi par des lois et mû par des forces. Critique des agents intermédiaires et du fractionnement de la nature.

4° Qu'il faut remonter des phénomènes aux lois, puis de celles-ci redescendre aux faits. Critique des méthodes exclusives.

On admet généralement trois moyens pour connaître la vérité physique: l'*expérimentation*, l'*élimination* et la *comparaison*. Or, ces moyens sont critiques, et le génie critique peut seul les employer convenablement. Le travail même de *classification*, de *subordination*, de *nomenclature*, fait partie de la méthode critique, car l'action critique est celle qui découvre les lois, détermine les groupes et fixe les types, selon les fonctions des êtres. C'est aussi la critique comparative de ces fonctions qui a donné naissance à l'anatomie et à la physiologie comparées, ainsi qu'à la classification ou encyclopédie des sciences naturelles. « Ce qui caractérise la science moderne, a-t-on dit, c'est la méthode; » mais ce sans

quoi on n'aurait ni inventé ni su employer la méthode, c'est le génie critique.

XX.

La philosophie avait été mise par Bacon et les philosophes italiens dans la *possibilité critique* d'examens indépendants. *Descartes* eut le mérite de chercher la méthode de la philosophie. Son procédé est critique ; c'est le doute méthodique.

Le « *je pense, donc je suis* » contient une double critique, celle de la philosophie ancienne et celle du scepticisme. Comme le « *je sais que je ne sais rien,* » de Socrate, la formule de *Descartes* marque le passage de la spéculation pure à la réalité de la personnalité humaine. Toutefois, *Descartes* ne conçoit pas une méthode rigoureuse. C'est le bon sens, non la raison, qui le guide. Il ne cherche pas les lois de la pensée et abandonne bientôt son point de départ pour rentrer dans le dogmatisme qui est à son tour la critique du « *Je pense.* »

Spinoza et *Malebranche* font la même critique en cherchant un principe supérieur.

Locke fait aussi la critique du Cartésianisme en montrant que la réalité vaut mieux que la pensée. L'empirisme est une critique négative, mais populaire du dogmatisme philosophique. *Condillac* en réduisant l'empirisme en système en dévoila l'insuffisance.

Leibnitz, en ajoutant à l'idée de substance celle d'activité, critiquait les idées innées de *Descartes*, le panthéisme de *Spinoza* et le sensualisme de *Locke*. L'idée d'activité était en outre un essai de conciliation des diverses tendances philosophiques. Or, si le syncrétisme est un rapprochement forcé d'éléments hétérogènes, et si l'éclectisme n'est que la critique indirecte du scepticisme, la conciliation rationnelle est la critique des éléments que l'on veut réunir. L'*harmonie préétablie* avait cette intention : elle est l'accord de la pluralité dans l'unité. Mais *Leibnitz* a manqué de critique en pensant qu'il suffisait de la vouloir pour l'avoir. Il fallait soumettre l'*harmonie* elle-même à la critique. En oubliant de le faire, il a réduit son système à n'être que la critique négative de la philosophie antérieure. Ce système donna naissance au scepticisme de *Hume*, qui, à son tour, provoqua par réaction la philosophie écossaise et le kantisme.

Reid cherche à éviter le scepticisme en se plaçant hors des limites de son influence au moyen du sens commun, qui fournit un critérium secondaire, mais non un fondement critiquement ration-

nel de la philosophie. *Kant*, au contraire, examine le scepticisme pour le connaître et le vaincre. Il reconnaît qu'il est nécessaire pour cela de faire la critique de la raison elle-même et il cherche la méthode de la science. C'était la première fois qu'on avait l'idée d'une Critique appliquée à la raison « en tant que faculté et indépendamment de l'expérience. » Le but de Kant était la solution du problème de *la possibilité de la Métaphysique*. De négative la Critique devenait positive et se proposait la construction de la science. *Herder*, dans sa *Métacritique*, n'a pas compris la Critique de Kant. *Schulze* l'a comprise. Suivant lui, « le but de la Critique de Kant est de conduire la raison à la connaissance d'elle-même. » *Fichte* définit la Critique autrement : « L'essence de la philosophie critique consiste à présenter un *Moi absolu*. » Il en fait donc l'équivalent du subjectivisme et l'opposé du dogmatisme. *Fries* voit dans la Critique une analyse anthropologique. *Schelling*, préoccupé d'unir l'objectif et le subjectif, ne se soucia pas du problème critique. *Hegel* comprend que le problème kantien est la Critique de la faculté de connaître, mais il s'en moque agréablement. « Selon Kant, nous dit-il, il faudrait connaître la faculté de connaître, avant que de connaître. » *Dugald-Stewart* en Angleterre, *Galuppi*, *Rosmini* et *Gioberti* en Italie, ont combattu la Critique de Kant sans qu'aucun d'eux ait compris le problème posé : la Métaphysique est-elle possible ? *M. Ferrari*, de nos jours, se range à l'opinion générale « que la Critique de Kant est psychologique, partant, incomplète. » Aucun de ces penseurs n'a tenu compte des *Prolégomènes* de Kant, et n'a compris la Critique comme une Propédeutique de la philosophie. MM. V. *Cousin* et *Renouvier*, tout en indiquant la méthode kantienne, n'ont pas non plus saisi le problème. Ce dernier appelle bien la Critique « la recherche de la nature et de la possibilité de la science, » mais il la conçoit trop comme une « analyse des lois de la connaissance et des données de la représentation. » Or, l'analyse est négative et le problème kantien est synthétique et positif. D'autres ont voulu voir dans le kantisme un scepticisme travesti. Ce n'est ni le scepticisme ni le dogmatisme, c'est un problème opposé à l'un et à l'autre ; c'est le problème critique. La preuve en est que la Critique de la raison pure amène à la Critique de la raison pratique. L'idée de la possibilité de la science est le résultat net de l'histoire de la philosophie antérieure, et cette idée est éminemment critique, car elle unit le passé à l'avenir en laissant libre le présent.

Quoique le problème kantien n'ait pas été généralement com-

pris, le génie critique s'est développé depuis Kant. *Fichte*, au moyen de son *Moi absolu*, critique le syncrétisme et l'éclectisme des anciens, comme aussi le psychologisme et le dogmatisme cartésiens. *Schelling* critique tous les systèmes antérieurs et implicitement celui de *Fichte*, par *l'accord du moi et du non-moi*. *Jacobi* représente en Allemagne la critique philosophique sensée, mais incertaine. Le système de *Hegel*, comme celui de Kant, est critique en ce qu'il est un résultat de l'histoire de la philosophie. Il critique l'encyclopédie ordinaire qui n'était qu'une agrégation arbitraire des sciences. L'encyclopédie est une science, idée à la fois synthétique et critique. Tout le système hégélien est contenu dans *l'évolution de l'idée*. Cet éternel *devenir* n'est que le passage critique d'une idée à une autre, dans une Logique qui prend la place de la Métaphysique. Le *devenir* n'est pas seulement *l'identité de l'être et du non-être*, il en est aussi la critique : critique de l'être en ce qu'il le soumet au développement, critique du non-être en ce qu'il le réduit à exprimer une possibilité de ce même développement. *L'identité des contraires* n'est que le résultat de l'action critique de tout le système dont elle forme la méthode. Mais cette méthode est dogmatique, car l'identité proscrie l'élément pratique et engendre l'idéalisme absolu, qui proscrie du même coup la liberté et la critique. Voilà pourquoi le scepticisme et le matérialisme ont surgi de nouveau comme résultat critique de la spéculation pure. « L'hégélianisme a contribué à ruiner la confiance des hommes dans la pensée pure. Il a fait faillite, et c'est le positivisme qui a pris la suite de ses affaires. » (*Schéerer*.) — En résumé, la philosophie spéculative est morte avant d'avoir eu pleine conscience de l'idée critique et du problème que cette idée impose.

XXI.

Le droit repose sur la Critique; mais il ne s'en doute pas encore, quoique l'application de la philosophie au droit en fasse sentir le besoin. *Vico*, en appliquant ses principes à la jurisprudence, avait été conduit à rechercher les rapports entre les lois et l'état des sociétés pour les examiner dans le cours de l'histoire des nations. Après lui, l'école philosophique continue à étudier l'origine et l'essence du droit, ainsi que ses rapports avec les conditions sociales des peuples, tandis que l'école historique, quoique savante, ne sort pas des limites de l'érudition. Mais le problème de la possibilité de la science juridique n'est pas posé. La lutte entre

l'équité et le droit montre que la science n'a pas trouvé son fondement. Toutefois les travaux modernes ont éveillé l'esprit critique, et l'on sent le besoin d'une critique de la science. — *Emeric Amari* a écrit *la Critique d'une science des législations comparées*. Il pose en jurisprudence, comme Kant en philosophie, le problème de la possibilité de la science. Malheureusement il ne le résout pas, car il ne cherche que la méthode de la science des législations comparées, non la méthode de la critique de cette science. Son livre est une philosophie universelle des lois, une science, non une Critique. Il parle d'une critique organique, mais il la réduit à une série de critères et de modèles successifs. La possibilité de la science consiste, pour lui, en ce qu'elle existe. Mais alors il est inutile de parler de Critique. La philosophie du droit est une science dogmatique dans laquelle Hegel et Rosmini se sont distingués, mais la critique du droit n'existe pas encore.

XXII

Dans la philosophie de l'histoire *Vico* fut préoccupé de l'élément juridique, *Bossuet* de l'élément théologique, *Herder* de l'idée du progrès des mœurs.

Turgot avait déjà admis cette dernière idée dans ses *Discours*, et *Voltaire* avait écrit un livre sur *les Mœurs des Nations*. *Herder*, en concevant une philosophie de l'histoire, fut poussé moins par l'idée critique que par un besoin pratique. « Puisque tout dans le monde a sa philosophie, disait-il, pourquoi l'histoire de l'humanité n'aurait-elle pas la sienne? » Partisan discret du sensualisme, il remonte de la nature à l'homme par le principe de la progression graduelle des êtres. *Herder* rabaisse ainsi la pensée, la volonté, la conscience, l'homme moral en un mot, ce qui ôte à sa loi de l'histoire toute mesure critique. Or, sans critique, le progrès n'a pas d'explication.

Schlegel, préoccupé de l'état moral de la société, est guidé, lui aussi, par un besoin pratique. Sa philosophie de l'histoire est la critique de la révolution; il en recherche les principes dans la religion, qu'il confond ainsi avec la philosophie. Catholique, il ignore la vertu morale du christianisme et recourt à des moyens extérieurs. Il donne cependant de bonnes directions qui peuvent servir à la critique du sujet.

Cousin a parlé de la philosophie de l'histoire à propos de l'histoire de la philosophie. Mais l'optimisme et l'empirisme histori-

ques lui font perdre de vue l'idée morale, la pensée, la liberté, l'essence de l'homme et de l'histoire.

Rosmini appelait le procédé de l'école éclectique française « une parodie lyrique de la science de Hegel, » et disait : « J'espère que les Italiens ne voudront pas transporter dans la philosophie de l'histoire, la méthode de Marini et d'Achillini » (la méthode synchrétique).

Hegel, dans ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, surpasse tous les autres en cherchant la méthode de la science. Mais il n'en fait pas la critique. Il définit la critique historique, « une histoire réfléchie, une histoire de l'histoire. » Mais la critique historique n'est pas la critique de la philosophie de l'histoire. Hegel n'a donc pas compris, sur ce point, le vrai problème comme il l'a fait en philosophie, et en ceci il est inférieur à lui-même. *Bunsen* dit : « Trouver la vraie solution du problème inclus dans la philosophie de l'histoire, tel a été et tel est encore le dernier objet des efforts du génie allemand qui a produit Goethe et Schiller en littérature, Kant, Fichte, Schelling et Hegel en philosophie, Lessing, Schlegel et Niebuhr dans la philosophie critique et dans les recherches historiques. » Il est évident que la philosophie de l'histoire n'est pas encore critiquement une science.

Toutefois elle a grandement influé sur les études historiques en y fortifiant l'élément critique. L'école qui n'étudie plus l'histoire *à priori* comme une philosophie, mais qui examine les faits et y trouve la philosophie de l'histoire, fait l'honneur de notre siècle. La mise en pratique du principe de Vico a opéré le passage de l'histoire classique à l'histoire critique; la première dogmatique, sentencieuse, systématique, la seconde large, précise, humaine. Cette révolution est due au principe qui considère l'histoire comme une et dirigée par des lois, et à la méthode qui examine les faits dans leurs rapports avec la civilisation et le développement de l'homme. Or, cette méthode et ce principe sont profondément critiques.

L'empire de la Critique sur l'histoire s'observe surtout dans l'histoire des sciences qui peut être considérée comme la série des tentatives de la raison pour parvenir à la vérité scientifique. La Critique a même créé des sciences nouvelles, telles que l'économie politique, la statistique, la philologie comparée et l'ethnographie. La philologie comparée repose moins sur la comparaison que sur la critique comparative des langues, et devrait s'appeler *philologie critique*. Son énergie critique se révèle surtout dans l'his-

toire des langues, et dans les principes auxquels elle est parvenue relativement à l'origine du langage. *Max Muller* qui a presque créé cette branche dit: « La science du langage a des titres tels que peu de sciences peuvent en présenter d'égaux ou de supérieurs. » Ces titres reposent sur la valeur critique de cette science. — L'ethnographie doit ses progrès à l'étude d'une branche de l'histoire dans laquelle la Critique a eu une large part, l'étude de la mythologie.

L'étude comparative des mythologies surgit avec la *symbolique* de *Creuzer*, qui amena à poser le problème de la possibilité de la science mythologique. La mythologie comparée devrait s'appeler *mythologie critique*, car la méthode qu'elle suit n'est ni exclusivement synthétique, ni purement analytique, et ne procède ni *à priori*, ni *à posteriori*, mais elle réunit les principes et les faits, et les compare, soit entre eux, soit avec la nature humaine et le développement des nations. C'est la méthode critique. A l'école symbolique s'opposa l'école naturaliste d'*Ottfried Muller*, qui explique les mythes non plus comme des symboles, mais comme un produit de l'imagination poétique des anciens (*Evhémérisme*). Ce système a été à son tour combattu par l'école philologique de *Max Muller*, qui rapporte la formation du mythe à la parole, et veut qu'on en cherche le sens dans l'étude des langages primitifs. — Certes, les études modernes de philologie comparée serviront grandement à la mythologie comparée et par elle à l'ethnographie; mais il faut que la Critique examine si, outre l'influence du mysticisme, de l'imagination et du langage, il ne faut pas aussi tenir compte, dans la transformation du mythe, d'un besoin plus profond de la conscience humaine, et comparer à cet effet la mythologie avec la Bible.

XXIII

L'origine du rationalisme doit être cherchée dans l'alliance du génie philosophique et du génie critique poursuivant en commun l'examen des fondements bibliques du christianisme. Cet examen a été fait d'un côté par les érudits, comme *Zegers*, *Cappell*, *R. Simon*, dont les travaux, tout en se ressentant de l'influence de la critique érudite, ouvrirent la voie au progrès de la critique sacrée, d'un autre côté par les philosophes, comme Spinoza, Leibnitz, Wolff, Lessing, Kant et Fichte qui, appliquant le raisonnement à la religion dans la bonne intention de la soutenir, amenèrent peu à peu les esprits à l'usage exclusif du raisonnement et à l'au-

torité absolue de la raison en matière religieuse. De là, la dénomination de *rationalisme*.

Ernesti et *Semler*, s'appuyant sur le principe spinoziste de l'*accommodation*, réduisent le christianisme à n'être qu'une religion occasionnelle et de circonstance. *Michaëlis* et *Eichhorn*, appliquant l'évhémérisme à la Bible, font de celle-ci un produit de l'imagination et de la culture antiques. *Paulus* réunit les deux idées et fonde le naturalisme absolu qu'on a nommé le *rationalisme vulgaire*.

Contre ce matérialisme réagit l'école sentimentale de *Schleiermacher*, qui se fonde sur les besoins de l'homme, sur la conscience chrétienne à laquelle la vérité religieuse se révèle comme par intuition. Cet appel au cœur était la critique du rationalisme vulgaire ; mais comme la conscience de Schleiermacher se confond avec la raison, son système ne sort pas de l'*a priori* ou de l'idéalisme. C'est un sentimentalisme qui ôte au christianisme sa valeur historique. La réaction s'opéra aussi par l'école mythique de *De Wette*, qui à l'élément idéaliste et au sentiment esthétique ajoute le principe mytho-symbolique, en vertu duquel la Bible serait une espèce de mythologie. Chose remarquable ! la plupart de ces hommes étaient pieux et conservaient un fond de foi positive dans leur cœur ; mais ni leur piété, ni leurs bonnes intentions ne suffirent pour arrêter les progrès du rationalisme, parce que tous partaient de l'autorité de la raison et suivaient la méthode aprioristique qui entraînait la pensée allemande. *Strauss* a fait tomber les derniers scrupules en montrant « qu'il est impossible de distinguer la partie mythique de la partie historique, car le mythe pénètre jusque dans les entrailles de l'histoire. » Il sacrifie donc la réalité historique pour chercher un système absolu. Les faits bibliques ne sont qu'une évolution de l'idée religieuse. Nous voici à l'idéalisme absolu de Hegel. Il y a pourtant un point ferme chez *Strauss*, c'est la personnalité historique de Jésus, ce qui constitue une contradiction dans son système. Jusqu'à *Strauss*, la philosophie avait tenté d'expliquer les doctrines, et la Critique d'expliquer les faits religieux. *Strauss* voulut réunir les deux choses ; mais en passant de l'idée au fait il négligea celui-ci pour tomber dans l'évolution de celle-là. Ce sophisme poussé à ses dernières conséquences a produit le panthéisme de *Feuerbach* et le socialisme de *B. Bauer*, dans la première école de Tubingue.

La seconde école de Tubingue, l'école historico-critique de *C. Baur* relève l'élément historique, mais pour l'expliquer d'une ma-

nière toute naturelle. « L'origine du christianisme n'est pas en Christ, elle découle de l'histoire antérieure. » M. *Zeller* en déduit que le christianisme provient en entier de l'hébraïsme. MM. *Schwegler*, *Kæstlin*, *Planck*, *Ritschl*, en débattant la question des rapports de la doctrine des apôtres avec celle du Christ, y voient tous quelque opposition ou quelque différence, ce qui dénote une critique assez superficielle. M. *Hilgenfeld* veut expliquer la formation de la doctrine chrétienne en ajoutant à l'élément de la lutte entre Judæo-chrétiens et Pauliniens, celui de la lutte contre le gnosticisme. Enfin, M. *Volkmar* ajoute l'action du Montanisme, et tente de réunir les deux écoles de Tubingue en soutenant que l'histoire évangélique n'est que l'épopée de l'Église primitive. Les deux écoles aboutirent, en effet, à la même conclusion : le christianisme (envisagé ou comme un fait ou comme une idée) est le produit de l'esprit humain. Chacune des écoles est la critique de l'autre, mais elles se réunissent dans un principe commun ; leur œuvre a montré l'insuffisance de la critique rationaliste.

L'école de Gœttingue a mieux compris l'élément historique du christianisme. Le *Pentateuque* d'*Ewald* a jeté une grande lumière non-seulement sur Israël et l'Ancien Testament, mais sur toute l'histoire religieuse et sur la conscience humaine. Sa critique est psychologique en même temps qu'historique, pénétrante en même temps que sûre.

M. *Renan* doit beaucoup aux critiques d'outre-Rhin, surtout à M. *Ewald*. Il ne les connaît pourtant pas très-bien et leur est inférieur. Sa critique ne dit rien de nouveau, mais elle a deux caractères dignes de remarque : le sentiment religieux et l'idée sociale. Pour lui l'essence de la Critique est « la négation du surnaturel, ce qui n'exclut pas la possibilité du miracle. » Il y a donc un abîme entre la critique acérée du rationalisme allemand qui tranche le surnaturel à la racine, et la critique molle de M. *Renan*, qui repose sur l'incertitude. Son mérite est d'avoir fait briller aux yeux des savants et du peuple la belle figure historique de Jésus. Seulement, tout en protestant de vouloir se tenir dans les limites historiques, il a négligé le vrai problème : « Comment ont été possibles la personne de Jésus et son action sur le monde ? » La critique qui néglige ce problème demeure négative et impuissante.

Les jugements des critiques allemands sur l'ouvrage de M. *Renan* sont propres à faire connaître l'état actuel de la critique religieuse. Selon M. *Ewald*, M. *Renan* ne connaît pas le vrai Jésus, parce qu'il

ignore la vraie histoire du peuple d'Israël. Selon M. *Klein*, M. Renan n'a pas reproduit le sublime caractère de Jésus, parce qu'il n'a pas saisi le problème de l'union du divin et de l'humain, et il montre par là qu'il n'a pas lu les travaux de la philosophie et de la critique allemandes.

En Angleterre, les principaux représentants du rationalisme furent les déistes (*Toland, Collins, Tindal, Woolston, Shaftesbury, Bolingbroke*), qui, sur les traces de *Cherbury* et de *Blount*, proclament la religion naturelle, dépouillent le christianisme de tout mystère, ou expliquent les mystères par le principe allégorique. Mais le déisme avait des mobiles politiques, et il fut accueilli en France par Voltaire comme un instrument de réformes sociales. De nos jours, il faut mentionner *J. Sterling*, et les écrivains des *Essays and Reviews*, qui, au nom de la Critique, ont attaqué l'inspiration de la Bible.

L'école rationaliste protestante de France se distingue par une grande science critique, dont témoignent les travaux de MM. *Schérer, Colani et Réville*. Le premier est du nombre de ceux qui ont abandonné la foi dogmatique après en avoir reconnu l'insuffisance. Il a commencé, lui aussi, par la question de l'inspiration biblique, pour en venir ensuite à l'essence de la doctrine. Mais, au lieu de chercher la vérité dans ses rapports avec les besoins pratiques de la nature humaine, il l'a trop considérée en elle-même comme une idée, comme une logique. Il est bien parti de la conscience et même de la conscience chrétienne, comme Schleiermacher, mais comme lui il n'entendait par conscience que la raison. Sa critique est donc idéaliste. Ayant perdu de vue le problème fondamental qui réside dans la conscience morale, il a descendu la pente du rationalisme jusqu'à admettre le caractère relatif de la vérité et l'identité des contraires. Il a commencé par Schleiermacher et a fini avec Hegel. Sa critique a donc montré, comme toute la critique allemande, l'insuffisance du principe rationaliste.

Le rationalisme a été combattu dès son origine par l'Église. Si la lutte ne fut pas toujours à l'avantage du christianisme, cela tient au défaut d'une bonne apologétique, tant du côté des protestants que du côté des catholiques-romains. Le dogmatisme, qui régnait partout au dix-septième siècle, rendait la théologie insensible aux besoins moraux et civils de la société, et par là incapable de résister aux attaques d'une critique fondée principalement sur ces mêmes besoins.

Parmi les catholiques mentionnons *Vulsecchi* en Italie et *Guénéé* en France, tous les deux partisans attardés de la critique érudite, et incapables de se placer sur le terrain de la critique moderne pour la combattre. Parmi les Jansénistes, Pascal, quoique antérieur au rationalisme, l'a combattu, en combattant le scepticisme et le dogmatisme, dont la partie commune est la méthode rationaliste. Le côté social des questions est abordé par les *Provinciales*. La critique des *Pensées* porte plutôt sur le côté religieux et philosophique. Voilà pourquoi, très-puissantes pour l'apologie du christianisme, les *Pensées* furent non-seulement incomprises, mais méprisées par Voltaire et son école. — Parmi les protestants du dernier siècle, *Butler* et *Lytleton*, pour combattre le déisme, se jettent courageusement dans le camp des adversaires, puisent leurs arguments dans la nature, étudient les effets du christianisme sur l'esprit et le cœur, cherchent à concilier la raison et la foi, et soutiennent, « qu'en admettant quelques points de l'Évangile on est, en bonne critique, conduit à admettre l'ensemble des faits chrétiens. »

De nos jours le rationalisme a été combattu par deux écoles chrétiennes. La première orthodoxe, est représentée en Allemagne par *Tholuck*, *Hug* et *Kuhn*, qui combattent Strauss, et en Suisse par MM. *Gaussen*, *Merle d'Aubigné* et *Guers*, qui luttent contre M. Schérer. Elle a produit de nombreux travaux. Sa critique est consciencieuse et savante. Elle a le sentiment de la réalité uni à l'instinct de la piété.

Chez M. Gaussen prédomine la critique érudite, chez M. Guers la critique biblique, chez M. Merle d'Aubigné la critique historique. Mais, en général, la critique orthodoxe a trop pour but de répondre aux attaques d'autrui ; elle est trop conservatrice ; aussi n'a-t-elle pas d'initiative. Il lui manque cet élan créateur qui est seul capable d'amener un progrès réel dans la théologie. — L'école de la nouvelle théologie évangélique, dont la tendance a été appelée par un de ses membres *la mystique*, a une valeur critique bien plus grande. Depuis Schleiermacher on cherchait à combler l'abîme entre la foi et la science en conciliant la raison et la révélation, mais on n'aboutissait qu'à des compromis, parce que rapprocher le christianisme de la raison seule, ce n'est pas le rapprocher de l'homme. Les termes mêmes de *conscience* et de *conscience chrétienne* ne servaient qu'à mieux faire illusion, car ce qu'on entendait par là c'était la conscience rationnelle ou logique, c'était encore la raison. On ne sortait donc pas de l'idéalisme. *Néander*

mit le premier le doigt sur la conscience morale et ses besoins moraux si différents des besoins purement scientifiques. Le Christianisme répond à ces besoins en nous donnant la communion avec Dieu. « L'Évangile produit en celui qui le reçoit une expérience intime qui réveille et nourrit la conscience chrétienne. Celle-ci n'est pas seulement le sentiment du bon et du juste, mais des rapports spirituels de l'homme avec Dieu en Christ, dont la personne est le centre vivant du Christianisme. » Ce principe constitue la méthode de l'école, et cette méthode a une très-haute importance critique. On comprit aussitôt qu'en présence de la critique rationaliste, le vrai point d'appui n'était plus ni dans l'autorité ecclésiastique, ni dans l'élément dogmatique, ni dans le sentiment pur, mais dans la personne de Christ, chemin, vérité et vie. C'est ce qui a modifié les bases de l'apologétique chrétienne et doté l'Église des excellentes apologies de *Ullmann*, *Schweizer*, *Schaller* et *Steudel*¹. — En Suisse, ce même courant est représenté, quoique moins nettement, par le D^r *Lang* et ses amis des *Zeitstimmen*.

Désormais la Critique, si elle veut rendre compte du Christianisme, doit abandonner d'un côté le procédé rationaliste, de l'autre la méthode d'autorité, et partir de la personne du Christ se manifestant à la conscience humaine. L'apologétique doit être étroitement unie à cette Critique. Son chemin est nettement tracé. La nature a ses lois, mais la conscience morale aussi a les siennes. Le surnaturel n'est autre chose que la manifestation du principe divin dans la conscience morale. Il n'est pas contraire à la nature, mais il consacre la supériorité de l'esprit sur la matière. Il touche à l'homme en tant qu'être moral, spirituel, susceptible de communion avec Dieu. Toute la question critiquement considérée revient donc à savoir si l'homme est un être moral et si Dieu est une per-

¹ L'auteur ne nomme pas M. *Dorner*. Il commet un oubli plus grave en ne tenant pas compte de l'apologétique réformée dans ses rapports avec la philosophie spiritualiste aux seizième et dix-septième siècles, avec la philosophie naturaliste au dix-huitième siècle et avec la philosophie idéaliste au dix-neuvième. Il ne nomme ni les anciens apologètes *Mornay*, *Amyraut*, *Abbadie*, ni les plus récents, *Stapfer*, *Sam. Vincent*, *A. Vinet*. Il aurait pu nous dire que cette apologétique a constamment suivi la méthode morale inaugurée par Pascal et récemment renouvelée par la *Mystique*, comme l'a si bien montré M. Ariste Vignié dans son *Histoire de l'apologétique réformée*.

sonnalité. Les progrès de l'apologétique dépendent du développement critique de la conscience.

XXIV.

« Quel serait l'état de l'humanité sans l'esprit critique et sans la Critique? L'Orient nous donne la réponse: ignorance, barbarie, décrépitude. Le Christianisme même n'a produit le progrès, la liberté, les études et maintenu la civilisation européenne qu'en vertu et par le moyen de l'esprit critique, dont la Critique doit être et est déjà en grande partie la vive et ingénieuse manifestation. On sait maintenant que la Critique ne sert pas seulement à découvrir des beautés et des défauts, mais aussi à produire les pensées élevées et vraies, et à former les grandes personnalités; et il est facile de comprendre qu'il n'y a pas de procédé intellectuel qui soit encore susceptible d'autant de progrès que la Critique. Elle n'est donc pas l'effet d'une maladie de l'esprit; au contraire, elle est le remède des maladies intellectuelles. Elle est proprement la preuve qu'il y a une intelligence qui sent le besoin de progresser, et qui se sert de la Critique pour tirer profit de l'histoire et de la science. Voilà pourquoi il était nécessaire d'en posséder l'histoire¹. »

Oscar COCORDA.

¹ Le Compte-Rendu espère pouvoir donner un jour l'analyse des deux autres volumes de l'ouvrage de M. Mazzarella, qui traiteront *de la Critique comme Science* et *de la Critique comme Art*.
